

919 (Анаст.)

III

48

письмо  
к Мюльхаузеру (Mulkauser)  
(автор не читановский)

1809 декабрь

1 н. 4 н.

оригинал 23.

Копия рукой В. Т. Анастасевича.

На н. 1-4 статьи нечитановского  
листа на оригинал 23. Копия рукой В. Т. Ана-  
стасевича.

Наверху 1-го н. погуд совсем стёрт и надписан  
карандашом.

На 1-м листе наверху приписка рукой В. Т. Ана-  
стасевича „Сор. росс. в. Р<sup>се</sup> Сзарт. 24 авг. 1810“

Письмо и заглавие списаны В. Т. Анастасевичем для книги  
Гарднерского 24 апреля 1810 года.

Листы широк.

1788  
M. De Mulhauser. Cop. pour le Sie. Carl. 23. av. 1810.

Voilà l'opuscule q. vous m'avez demandé sur les notions q. nous avons  
ajetées. Je regrette beaucoup de n'avoir pas ce genre d'esprit q. conviendrait  
pour le traiter d'une manière plus agréable et moins austère. Mais  
ce n'est point ma faute. J'aurais beau me mettre la cervelle  
à la torture pour glacer par ces traits zigzags, qui frappent  
l'imagination et séduisent l'entendement. je ne réussirais pas. C'est  
un talent q. la nature m'a refusé avec bien d'autres, et q. le bon  
sens d'en connaît tout le prix pour ne pas donner la peine in-  
utile de le chercher à force de travail, de tabac et de lune.<sup>Bohème</sup> Nous  
trouverons peut-être dans mon opus quelques idées qui ne sont pas encore  
aperçues en métaphysique. Mais m'appartiennent et je vous les  
soutiens avec confiance. Le jugement q. vous adopterez, me don-  
nera la mesure de leur valeur. Et cela n'en ont aucune à vos  
yeux, j'aurais encore beaucoup gagné: dans les recherches métaphi-  
siques une erreur de moins vaut beaucoup mieux qu'une vérité.  
Au reste je ne prétends pas avoir éclairé la question dont il s'agit  
auprès q. vous soyez, forcé de renvoyer à vos opinions. De votre  
côté vous avez un champ très vaste à parcourir pour y parvenir,  
et je ne doute pas q. vous ne le parcourez avec succès. Vous me trou-  
verez donc je le suis toujours avec ceux dont j'admire les connais-  
sances et dont j'estime les talents. Je vous salue.  
le Décembre 1809.

Le plus grand degré de plaisir se trou-  
ve dans les premiers mouvements que les objets agréables  
produisent en nous, ou dans l'état de calme qui succède  
à ces premiers mouvements.

un com-  
a. probable

Essai sur cette question: Le plus grand degré de plaisir se trou-  
ve dans les premiers mouvements que les objets agréables  
produisent en nous, ou dans l'état de calme qui succède  
à ces premiers mouvements?

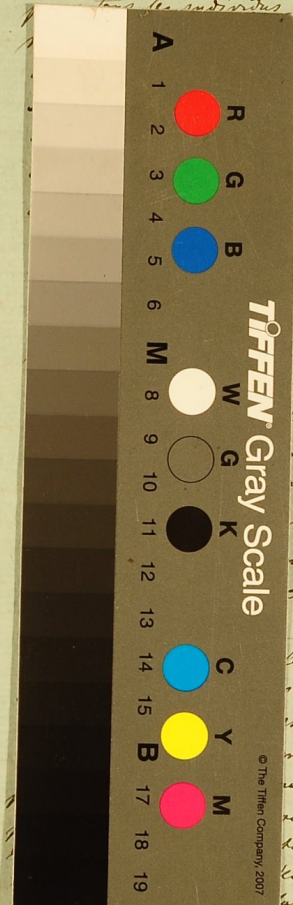
Si ce n'est pas dans l'état de calme qu'on respire  
le plus grand degré de plaisir, la plume me tomberait de mains  
dès cet instant. Je ne m'occuperai plus de cette question. Je  
prefererai à ce travail la lecture ou toute autre occupation.

agréable que de nouveaux objets pourraient m'offrir. C'est avec un gr. plaisir q. je coupe, mais c'est avec un plus gr. plaisir encore q. au moyen de la réflexion je parviens à me convaincre d'une vérité ou à me désabuser d'une erreur.

Si c'était dans les premiers mouvements q. les objets agréables produisent en nous, q. l'on éprouve le plus gr. degré de plaisir, les hommes en général seraient dans la triste condition de ne vivre agréablement q. pour des instans. Leur existence serait une suite d'ennui q. le véritable plaisir ne viendrait interrompre q. pour les q. plonger plus profondément en momentané.

Je tins moi-même. Je portai sur moi-même un examen sévère, et je ne la trouve pas aussi malheureuse. Je ne puis pas non plus me croire singulier et je présume mon sort commun à celui de mes semblables. — Mais il ne s'agit pas de se persuader, il faut se convaincre. — La nature ne produit q. des individus, mais les mœurs qui en résultent sont gouvernées par des lois générales. Les êtres qui peuplent ses royaumes immenses sont liés entre eux par la force de ces lois et cependant chacun a une manière d'exister qui lui est propre. — L'homme — ornement et gloire du vaste royaume des animaux, ne ressemble parfaitement à aucun individu de son espèce, mais il s'associe à tous au moyen des rapports qu'il a avec son génie et de son cœur. Sa physionomie, la manière de sentir lui sont propres et tout contribue à le représenter au milieu de ses semblables comme un être seul et unique. Cependant cet être unique est soumis ainsi q. tous les semblables à des lois générales qui le gouvernent. C'est la nature qui les impose et les identifiant à l'organisation qui le constitue un être végétal et pensant. — Revenons à la question: Les objets agréables me touchent. J'en repense au plaisir. J'y réfléchis ensuite. Mais je alors plus profondément pénétré du plaisir, ou non? En faisant le tableau de mes sentimens et de mes émotions ferai-je le tableau du sentiment et des émotions d'un autre homme touché ainsi q. moi de mêmes objets. Si je ne considère q. les sentimens qui me sont propres, je ne parviendrais jamais à dépeindre ce tableau; mais si cherchant les rapports de mes sentimens avec la loi qui gouverne, pour

ainsi dire, cette partie de mon existence je pourrais bien découvrir et peindre les sentimens q. mes semblables éprouvent quand ils sont mis dans les mêmes circonstances q. moi. Cette loi est inhérente à l'organisation humaine. Elle est conséquente, unifiée, et générale. Elle est la même pour tous les individus de la même espèce. — Il ne s'agit q. de la loi qui gouverne les rapports des sentimens de chaque homme. Mais comme ces modifications ne sont variées par des modifications qui ont un caractère moral ou de la personnalité de l'individu qui agit pour les évaluer q. de les bien sentir, d'après laquelle nous sommes affectés, déterminés et classés, les caractères de chaque individu envisage les mêmes sentimens agréables: mettre en balance d'un côté l'éprouve, lors des premiers mouvements de nous, et de l'autre les sentimens q. nous éprouvons, le calme qui succède à ces premiers sentimens. De quel côté penche cette balance physique? Tel est le chemin par lequel nous sommes conduits à la découverte de la loi qui nous gouverne. — Revenons à la question: nous sommes affectés de plaisir ou de douleur. La 1<sup>re</sup> sensation dont nous pouvons nous rendre compte est celle de notre existence et celle de la durée de notre existence. C'est difficile de déterminer l'époque précise de ces affectifs de cette 1<sup>re</sup> sensation. Mais nous nous en rappelons nous devons nous en rappeler, ou les sens extérieurs, ne sont pas toujours réciproques. Avec tout ce qui existe dans le sein maternel on nous sent pour la 1<sup>re</sup> fois. D'ailleurs puisqu'on nous y existons comment douter q. nous devons q. nous n'ayons pas les sentimens de notre existence, et q. ces sentimens ne nous touchent pas agréablement. — Tout ce qui altère ou diminue le sentiment primitif à cette époque doit nous affecter d'une sensation contraire. Si la 1<sup>re</sup> est agréable, la contraire doit être désagréable. — Les deux sont les deux principes de toutes les sensations q. nous appelons plaisir, et des agréments. — Il paraît q. dès le 1<sup>er</sup> instant de notre



agréable que de nouveaux objets pourraient m'offrir. C'est avec un gr. plaisir q. je coupe, mais c'est avec un plus gr. plaisir encore q. au moyen de la réflexion je parviens à me convaincre d'une vérité ou à me désabuser d'une erreur.

Si c'était dans les premiers mouvements q. les objets agréables produisent en nous, q. l'on éprouve le plus gr. degré de plaisir les hommes en général seraient dans la triste condition de ne vivre agréablement q. pour des instans. Leur existence serait une suite d'ennui q. le véritable plaisir ne viendrait interrompre q. pour les y plonger plus profondément en momens q.

Je tenais moi-même. Je porte sur moi-même un examen sévère et je ne la trouve pas aussi malheureuse. Je ne puis pas non plus me croire singulier et je présume mon sort commun à celui de mes semblables. — Mais il ne s'agit pas de se persuader, il faut se convaincre. — La nature ne produit q. des individus, mais les mœurs qui en résultent sont gouvernées par des lois générales. Les êtres qui peuplent ses règnes immenses sont liés entre eux par la force de ces lois et cependant chacun a une manière d'exister qui lui est propre. — L'honneur — ornement et gloire du vaste règne des animaux ne ressemble parfaitement à aucun individu de son espèce. mais il s'associe à tous au moyen des reports qui dans le bon génie et de son cœur. La physionomie, la manière de sentir lui sont propres et tout contribue à le représenter au milieu de ses semblables comme un être seul et unique. Cependant cet être unique est soumis ainsi q. tous les semblables à des lois générales qui le gouvernent. C'est la nature qui les impose en les identifiant à l'organisation qui le constitue un être végétatif et pensant. — Revenons à la question:

Les objets agréables me touchent. J'en repense au plaisir. J'y réfléchis ensuite. Puis-je alors plus profondément pénétrer du plaisir, ou non? En faisant le tableau de mes sentimens et de mes émotions ferai-je le tableau du sentiment et des émotions d'un autre homme touché ainsi q. moi de mêmes objets. Si je ne considère q. les sentimens qui me sont propres, je ne regarderai jamais à dépeindre ce tableau; mais si cherchant les rapports de mes sentimens avec la loi qui gouverne, pour

72  
ainsi dire, cette partie de mon existence je pourrais bien découvrir et peindre les sentimens q. mes semblables éprouvent quand ils sont mis dans les mêmes circonstances q. moi. Cette loi est inhérente à l'organisation humaine. Elle est conséquente, unifiée et générale pour tous les individus de la même espèce. Il ne s'agit q. de la méditer dans ses principes. Les rapports des sentimens de chaque homme avec cette loi générale sont variés par des modifications qui sont particulières à chacun. Mais comme ces modifications ne sont q. le résultat du caractère moral ou de la personnalité de chaque individu il ne s'agit pour les évaluer q. de les bien observer. — Méditer la loi d'après laquelle nous sommes affectés de plaisir ou de désagrément; déterminer et classer les caractères moraux d'après lequel chaque individu envisage les mêmes objets comme plus ou moins agréables; mettre en balance d'un côté les sentimens que l'on éprouve, lors des premiers mouvemens que les objets font sur nous, et de l'autre les sentimens q. l'on éprouve pendant le calme qui succède à ces premiers mouvemens; c'est voir de quel côté pèche cette balance physiologique; c'est décider la question. Tel est le chemin par lequel la raison froide va nous conduire à la découverte de cette vérité nous allons nous transporter dans les pays de l'abstraction. Tentons de ne pas nous égarer.

Loi d'après laquelle nous sommes affectés de plaisir ou de désagrément. — La 1<sup>re</sup> sensation dont nous pouvons avoir la conscience, c'est celle de notre existence et cette sensation est agréable. Il est difficile de déterminer l'époque précise à laquelle nous sommes affectés de cette 1<sup>re</sup> sensation. Mais puisqu'il nous ne pouvons pas nous en rappeler nous devons nous persuader q. c'est à l'époque où les sens extérieurs ne sont pas encore mis dans une action réciproque avec tout ce qui existe hors de nous mêmes. C'est donc dans le sein maternel où nous en sommes affectés pour la 1<sup>re</sup> fois. D'ailleurs puisqu'il nous y existons comment douter q. nous devons q. nous n'ayons pas les sentimens de notre existence, et q. ces sentimens ne nous soient pas agréables. — Tout ce qui altère ou diminue le sentiment primitif à cette époque doit nous affecter d'une sensation contraire. Si la 1<sup>re</sup> est agréable, le contraire doit être désagréable. — Les deux principes de toutes les sensations q. nous appelons plaisir, et des agréments. — Il paraît q. dès le 1<sup>er</sup> instant de notre

formation en corps organisé ce sont les 2. espèces des sentiments, qui nous affectent. Notre développement est peut-être une suite de deux différents degrés et les germes de notre tempérament, de notre caractère, de notre personnalité en sont peut-être aussi un effet nécessaire. Si ces 2. sentiments précédaient dans notre âme avant q. les objets d'aspect physique, exercent sur nous une action directe et avant q. nous réagissions sur eux. Si une impression gloire, ne devient sentiment q. par l'effet d'une comparaison q. l'âme fait avec un autre sentiment, q. la précède, il est de toute évidence, q. toutes les impressions qui produisent en nous le plaisir ou le désagrément sont immédiatement subordonnées à ces 2. principes, pour ainsi dire inévitables du plaisir et du désagrément. — Donc tout ce qui excite le sentiment de notre existence produit en nous le plaisir et tout ce qui excite le sentiment contraire ou un moindre degré de même sentiment nous est désagréable. —

Classification des caractères: Plus, depuis le plus tendre enfance jusqu'à la décadence nous pouvons nous observer, il nous est permis pour un instant, de nous déposséder de toutes les qualités qui ne sont pas physiquement inhérentes à notre organisation, et qui dépendent d'un moral. Dans cet état tous les objets dont l'action produit en nous du plaisir se réduisent à tout ce qui sert à la nutrition du corps, au développement de ses forces, à leur exercice, à leur succès. — Les plaisirs des enfans et ceux des peuples pasteurs n'ont rien de ces bornes. Les peuples le moins civilisés en jouissent et les hommes civilisés qui sentent à la manière de ces peuples sont peut-être dans le fait les moins malheureux des hommes. — Je ne fais qu'énoncer ces observations. Leur analyse nous conduirait au même but par de longs détours. Elles nous grouveraient que les plus gr. plaisirs dont l'homme en état de nature jouisse pour ne consiste que dans le plus gr. degré de sentiment de ses forces physiques. C'est à dire de son existence.

Que cet homme soit instruit, que le flambeau de la science éclaire son esprit, q. le monde le plus philanthropique, forme son cœur; si son esprit est éclairé sans que la splendeur de lumières l'oppressent; si son cœur est perfectionné par les deux sentiments de la vertu; alors cet homme met le prix de son existence dans le bonheur de ses semblables. Il ne respire q. pour eux: tout ce qui leur est utile lui fait plaisir. Le sacrifice qu'il fait pour leur avantage lui sont agréables: tout le bien dont il est ou croit être l'auteur ajoute à sa félicité. Cet homme n'est autre chose q. l'homme en état de nature élevé par la philosophie et par la morale, à une plus gr. dignité. Il vit de grâces pour se féliciter de l'avenir: il a une religion et il aspire à l'immortalité céleste: il est père de famille et les charmes

de son existence morale embrassent l'infini: il est philosophe et il s'élève à la mort comme Socrate. Il est citoyen et brave les dangers comme Régulus.

Cet homme donc vit et travaille pour étendre autant qu'il peut le domaine de ses forces morales, souffrir et mourir pour exister honorablement dans la mémoire des hommes. — Les plaisirs peuvent-ils être autre chose q. le plus haut degré de sentiment de son existence?

L'enfant et l'homme pasteur d'un côté, philosophe et l'homme parfaitement vertueux de l'autre présentent deux espèces de traits abstraits, dont on peut se faire l'image la plus vive et la plus réelle, en désignant le premier un être dont l'âme est renfermée dans les organes de son corps et le second comme un être dont l'âme est concentrée dans la haute région de l'entendement et dans les plus profondes replis du cœur. — Comparés à ces deux êtres l'homme dont vous voulez connaître le caractère moral, et vous ne serez pas embarrassé à le mettre dans la classe à laquelle il appartient. — La figure et l'expression des yeux nous annoncent après. Mais faites plus: vivez avec lui — recopiez ensuite vos observations sur plusieurs individus de différents pays, prenez-les dans tous les états, laissez-les dans toutes les circonstances de leur vie, et vous finirez par vous convaincre q. le caractère moral de chaque homme n'est q. la copie plus ou moins parfaite, soit de l'un soit de l'autre, soit à la fois de ces 2. caractères, dont nos êtres abstraits sont les modèles. — Si l'expérience et des observations plus particulières viennent fixer vos idées à ce sujet, pourrez-vous douter q. malgré la différence généralement variée du caractère des hommes, le plaisir n'est en eux q. le sentiment de leur existence.

Balances physiques. Les enfans jouissent du présent: le plaisir et l'avenir n'existent pas pour eux. Ils s'amuse facilement parce q. leur esprit est tout dans leurs organes et regardent les plus légères impressions cependant dans toute leur machine les charmes du plaisir. — L'homme qui dans ce rapport reste enfant pendant toute sa vie, ou qui peut le devenir à son gré est certainement celui qui goûte le moins le paradis de la vie. Nos affections dans cet état sont si légères, si fugitives, si variables qu'elles ne peuvent pas être mises en balance. Ce que l'on peut dire seulement c'est q. dans ce cas le plus gr. plaisir est plutôt l'effet de la variation des impressions que celui de leur durée. — Les hommes doués de ce caractère jouissent dans cet état q. d'un appel de végétation d'une foule de plaisirs. La digestion, le repos, le sommeil, la respiration d'un air pur, tout ce qui les entoure, tout ce qui les touche, leur est extrêmement agréable. Le concours de ces agens met toutes les parties du corps dans une douce tension et tous les reports de la vie

dans une juste activité. C'est l'état le plus charmant, parce que  
 c'est celui dans lequel le sentiment de notre existence se deve-  
 loppe sur une plus gr. périphérie de notre corps et se soutient  
 plus longtemps: cependant c'est un état de calme <sup>prolongé</sup>  
 et c'est au moyen de l'art et de l'industrie et vous avez la  
 théorie des mœurs qui constituent les voluptés asiatiques et les  
 plaisirs européens. — Dès que l'âme s'absente des organes extérieurs,  
 dès qu'elle fait un séjour habituel dans l'entendement et dans le  
 cœur, point de calme, point de repos, point de véritable santé,  
 point de plaisir physique. Les ténèbres, le silence de la nuit, l'épon-  
 sissement de la matière, laissent à l'esprit toute la rigueur de ses  
 forces. Le sommeil est une extase, dans la quelle on voit, on parle,  
 on s'effraie, on espère, on pleure, et rarement on rit. Le réveil ar-  
 rive: les organes du corps se mettent en action. mais cette action  
 est déglaciee, parce que ce n'est pas une force interne et centrale  
 qui en dirige les actions à un but salutaire. Alors la végétation  
 animale est gênée; les forces ne se reparent pas et la faiblesse  
 en résulte. Telle est la source de ce mal-aise physique qui tend  
 les hommes tyrannisés par les passions et même les savans mêmes,  
 pâles, abattus, inconstants, chagrins, fastidieux et ennuyeux.  
 Le bruit du gr. monde, les charmes de la société, la joie qui  
 y brille, les spectacles, la splendeur et la magnificence des  
 fêtes, le luxe, l'abondance, la musique, tous ces objets ne peuvent  
 animer la figure sombre de ces hommes taillonnés. — Si par  
 bonheur ils s'efforcent de sourire, alors la tristesse de leur hu-  
 meur se manifeste avec plus d'évidence dans l'embaras de leur  
 maintien. — Il en est de même pendant quelques uns paroi les hommes  
 de ce caractère qui savent fort à propos commander à leur ame  
 de quitter sa retraite et de paraître avec toutes ses richesses  
 dans les sens extérieurs. Alors le plaisir de la vie se prononce  
 et les électrise. L'âme se repand avec toutes ses grâces sur  
 leur figure; tout leur devient aisé, charmant, et les idées  
 dont la solitude et la méditation les a caillés, viennent au  
 foule embellir les minuscules objets qui les frappent. Voilà  
 les gens d'esprit! Ils se plaisent aisément dans le monde,  
 parce que y font ils trouvent une place qui leur convient,  
 et dans laquelle ils brillent. Ils parlent, ils se font écouter  
 avec intérêt, et s'ils se taisent, leur silence est spirituel.  
 Le vicieux qui n'est jamais content, et l'âlaiseur qui ne  
 trouve pas assez d'indulgence non seulement se font pardonner  
 dans les homes doués de cet heureux naturel, mais elles  
 deviennent même aimables. — Mais qu'on toute cette transfor-  
 mation du caractère moral n'est que l'effet de la présence de  
 l'ame dans les organes extérieurs, l'on peut avec beaucoup

de justes mesures les différents degrés de plaisir que l'on éprouve  
 dans cet état. D'après la règle avec laquelle on a calculé les plai-  
 sirs qu'éprouvent les enfans. C'est donc dans ce cas, ~~non~~ ni lors  
 des premiers mouvements, ni pendant le calme que l'homme est  
 le plus affecté; mais c'est la rapide succession de différentes im-  
 pressions qui fait le plus gr. degré de ses plaisirs. — Pour  
 voir maintenant dans l'autre classe de caractères quelle est la  
 source et la gradation des plaisirs nous n'avons qu'à méditer  
 un vieillard qui se repose à l'ombre des lauriers, que ses  
 travaux lui ont mérités, et un jeune homme qui se soumet à  
 l'empire de l'ambition. Le vieillard ainsi que le jeune homme  
 sont pénétrés des passions après <sup>les</sup> ~~les~~ mouremens  
 dans la mémoire du passé, et les attend à l'infini avec l'idée  
 de son existence morale; le ~~est~~ <sup>est</sup> ~~est~~ <sup>est</sup> ~~est~~ <sup>est</sup> ~~est~~ <sup>est</sup>  
 de son existence dans l'avenir et l'idée de remplir de son nom  
 le plus vaste espace de la sphère, ou il est placé, élève des  
 forces et le soutient dans le pénible chemin qu'il parcourt,  
 pour atteindre à cette hauteur imaginaire. Le plaisir dans l'un  
 et dans l'autre, est-il autre chose que le sentiment de l'existence?  
 le plus haut degré de plaisir peut-il être autre chose que le plus  
 haut degré de contentement? — De composer dans leurs élémens  
 toutes les passions; faites-les aboutir à une bûche ou à une  
 mauvaise fin: donnez-leur un objet <sup>de</sup> ~~de~~ <sup>de</sup> ~~de~~ <sup>de</sup> ~~de~~ <sup>de</sup>  
 toujours d'où vous êtes parti. — Vous trouverez que le plaisir  
 qu'elles excitent en nous, n'est que le sentiment de nous même  
 étendu sur une périphérie plus ou moins grande ou phy-  
 sique, ou morale, ou réelle, ou imaginaire. — „ L'amour  
 s'étend brusquement sans autre réflexion par temperement ou  
 par faiblesse. Un trait de beauté nous détermine. — L'amitié  
 au contraire se forme peu à peu, avec le tems par la raison,  
 „ par un long commerce. Le tems affermit l'amitié, et affermit  
 l'amour. (2) — L'amour est le fils de Venus, que Platon  
 appelloit le Populaire, et l'amitié est la fille de Venus-Uranie  
 L'amour règne au milieu des homes, dont l'ame est toute  
 entière dans les sens extérieurs; et il se fait suivre par ceux  
 qui ont le pouvoir d'y faire paroître leur ame <sup>de</sup> ~~de~~ <sup>de</sup> ~~de~~ <sup>de</sup> ~~de~~ <sup>de</sup>  
 L'amitié n'accorde les grâces véritables qu'à ceux, dont l'ame  
 demeure presq. toujours dans l'entendement et dans le cœur.  
 Les plaisirs dont les uns s'empressent lors des premiers im-  
 pressions entrent dans la classe des plaisirs qu'éprouvent les enfans.  
 Les plaisirs qui leur succèdent dans l'état de calme entrent dans  
 la classe des plaisirs qu'éprouvent le jeune ambitieux.

La Courtoise  
 Caract.  
 „ par faiblesse. Un trait de beauté nous détermine. — L'amitié  
 au contraire se forme peu à peu, avec le tems par la raison,  
 „ par un long commerce. Le tems affermit l'amitié, et affermit  
 l'amour. (2) — L'amour est le fils de Venus, que Platon  
 appelloit le Populaire, et l'amitié est la fille de Venus-Uranie  
 L'amour règne au milieu des homes, dont l'ame est toute  
 entière dans les sens extérieurs; et il se fait suivre par ceux  
 qui ont le pouvoir d'y faire paroître leur ame de contentement.

L'amitié douce et sainte soulage mes malheurs et partage mes joies. — C'est elle qui veille à mon repos. Lorsqu'il souffre elle me console: elle m'étudie, me pénètre, me connaît; elle pardonne à mes défauts, à mes caprices et les corrige. Ami, n'est-ce pas un autre moi-même? Les charmes de l'amitié sont-ils d'autre chose que le sentiment de moi-même regardé sur un autre individu qui sent le pense comme moi? Le sentiment n'est-il pas celui de mon existence? Il est difficile d'insister davantage sur le même sujet. Si les objections viennent à l'appui de ma thèse pourquoi en douter? Il est vrai cependant qu'il y a beaucoup d'autres observations isolées semblent d'abord la contredire. — Mais si l'on veut approfondir ces mêmes observations dans tous leurs rapports, on verra qu'elles soutiennent de plus en plus les principes qu'on veut établir. — Faisons un essai: — après une longue absence je rencontre mon père et de la cime d'une montagne je découvre ma patrie. Mon cœur palpite; je suis enivré de plaisir. J'embrasse les genoux de mon père, et je les baigne de larmes: je revois cette patrie qui m'est si chère; et j'y séjourne. Le plaisir primitif s'affaiblit avec le temps et avec l'habitude. Quelque conséquence en déduirez-vous. Réfléchissez à ce qui s'est passé en vous, et vous découvrirez qu'une longue suite d'idées et d'images vous avaient préparé à être vivement ému par la présence de votre père et de votre patrie. Dès que ces impressions sont faites, d'autres viennent les remplacer en affaiblissant les précédentes, mais s'il est vrai qu'on s'était préparé par la réflexion à vous laisser ébranler par la vue de ces objets agréables, si l'effet de plaisir qui vous touche dans ce premier instant est produit par vos dispositions antérieures, il reste à savoir si vous n'avez éprouvé le plus grand degré de plaisir que lors de l'action de ces objets sur vous, et non quand vous vous voyez disposés à en jouir. J'en appelle à tous ceux qui portent sur eux-mêmes une attention sévère. — Mais pour revenir aux principes, le plaisir d'embrasser mon père, celui de respirer l'air natal, n'est-ce pas le sentiment de mon existence, qui se développe sur des objets qui m'appartiennent et qui font pour mieux dire une partie morale de moi-même. —

Conclusion. Si le plaisir en général ne consiste qu'en le sentiment de notre existence, si les différents degrés de ce sentiment soit qu'il se fixe dans les sens extérieurs, soit qu'il reste concentré dans l'entendement et dans le cœur, ne sont que le résultat du plus ou du moins de temps qu'on nous pouvons mettre à les éprouver; si ce temps dépend du plus ou du moins de réflexion qui nous y fixe, il paraît qu'il y a prépondérance dans la base psychologique, est alors prononcée pour décider la question dont il s'agit.